
Les «barbouillés»: le vin et l'ivresse dans l'œuvre de Molière

Matthieu Lecoutre et Goulven Oiry



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2030>

DOI : 10.4000/studifrancesi.2030

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 37-45

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Matthieu Lecoutre et Goulven Oiry, « Les «barbouillés»: le vin et l'ivresse dans l'œuvre de Molière », *Studi Francesi* [En ligne], 172 (LVIII | I) | 2014, mis en ligne le 01 avril 2014, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2030> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2030>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Les «barbouillés»: le vin et l'ivresse dans l'œuvre de Molière

Abstract

Wine and drunkenness are central elements of Molière's comedies, and yet drunkenness was beginning to be widely considered as a vice in the 17th century. How can such a paradox be accounted for? Our analysis of the references to wine in the work of Molière shows that the drinkers correspond both to well-established dramatic types and to social stereotypes – the underdogs are the ones being mocked. Allusions to the “juice of the vine” often take on the aspects of satire, but wine is also a symbol of comic inspiration. Although Molière's audience was imbued with what can be called a “culture of intoxication”, it liked to think of itself as steeped in refinement. Out of respect for decorum, drunkenness as such was not tolerated on stage. The glass is half empty as drunkenness remains essentially verbal.

L'ivresse a des vertus hilarantes. Au théâtre, le buveur est souvent un rieur et le spectacle de l'ivrognerie appelle la moquerie. Le vin s'impose à la comédie lorsqu'elle cherche à faire rire ouvertement. Il n'est donc pas étonnant que Molière fasse largement référence au jus de la treille: vingt pièces, sur les trente-six que propose l'édition 2010 de ses *Œuvres complètes*, impliquent le vin et l'enivrement¹. Or, en dépit des travaux de Ronald W. Tobin ou de Russell Goulbourne, aucune étude systématique n'a été réalisée sur le sujet².

Molière, il est vrai, semble quelque peu en retrait de ses prédécesseurs sur le plan des audaces relatives au vin; les comédies des années 1550-1650 mettaient plus largement en scène l'ivrognerie³. En première approche, cette tempérance relative doit être rapportée à l'évolution du contexte moral et normatif: au XVII^e siècle, l'excès de boisson en vient progressivement à être considéré comme un vice⁴. D'après Pierre Bardin, un honnête homme est censé «[boire] du vin sans s'enivrer» car il est moralement impossible de «loger l'Honnesteté dedans un corps remply de saletés et tout couvert de souillures»⁵. François La Mothe Le Vayer, dont l'influence sur Molière est connue, confirme la leçon en lui apportant quelques nuances: «il n'est pas défendu

(1) MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 2010, 2 t., CXXVI-1600 et XXVIII-1758, édition dirigée par Georges Forestier, avec Claude Bourqui. Toutes nos citations se fondent sur cette édition.

(2) R. W. TOBIN, *Qu'est-ce que la gastrocritique?*, «XVII^e siècle», LIV, n. 4, 2002, pp. 621-630 et R. GOULBOURNE, *The Bacchic Sign: Wine in Seventeenth-Century French Comedy*, «Cahiers du dix-septième», VIII, 1, 2003, pp. 143-156.

(3) Citons en particulier *Les Corrivaux* de Jean de La Taille (1573), *La Veuve* (1579) et *Les Tromperies* (1611) de Pierre de Larivey, *Les Corrivaux* de Pierre Troterel (1612), *Les Ramonneurs* (1624), *Le Véritable Capitain Matamore, ou le Fanfaron* d'André

Mareschal (1640), *La Comédie de chansons* (1640), *L'Intrigue des filous* de Claude de l'Estoile (1648). Voir aussi le personnage de Guillaume dans *Les Vendanges de Suresnes* de Pierre Du Ryer (1635). Les comédies de Corneille, qui ne font presque pas allusion au vin, constituent une exception notable.

(4) M. LECOUTRE, *Ivresse et ivrognerie dans la France moderne*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes et Presses Universitaires François-Rabelais, collection «Tables des Hommes», 2011.

(5) P. BARDIN, *Le Lycée du Sr Bardin, où en plusieurs promenades il est traité des connoissances, des actions et des plaisirs d'un bonneste homme*, t. 2, Paris, 1632-1634, pp. 52 et 225.

de prendre plaisir au boire, au manger, et au jeu», avance-t-il, «pourvu que ce soit avec modération»⁶.

Entre la critique de la «souillure» que tend à devenir l'ivresse, et l'adaptation aux goûts d'un public mondain friand des jeux de scène liés à l'ébriété, quelle posture Molière adopte-t-il à l'égard du vin et de l'ivrognerie? Qui croire: Sganarelle, qui explique joyeusement que l'«on boit pour la Soif à venir», ou sa femme, qui l'accuse d'ivrognerie, d'insolences et de débauches?

Prêtons attention aux buveurs moliéresques. Leurs discours plus ou moins troublés par le vin nous permettront de sonder la place dévolue à sa simple consommation aussi bien qu'à l'excès, que celui-ci soit momentané (ivresse) ou habituel (ivrognerie).

I. Au rendez-vous des buveurs: des types satiriques aux stéréotypes sociaux

Dans leur écrasante majorité, les «barbouillés» se conforment à des *topoi* littéraires ou à des stéréotypes sociaux. Le penchant pour la bouteille est principalement le fait des personnages qu'il s'agit de railler.

Le goût de la boisson est au premier chef attribué à des valets⁸. Gros-René dans *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*⁹, Mascarille dans *L'Etourdi ou les Contretemps*¹⁰, Alain dans *L'Ecole des Femmes*¹¹, Sosie dans *Amphitryon*¹², les garçons tailleurs du *Bourgeois Gentilhomme*¹³, Scapin¹⁴, le Sganarelle du *Festin de Pierre*¹⁵ sont présentés comme de fiers buveurs, quand les intéressés ne se prévalent pas eux-mêmes de cette réputation. Harpagon fait de l'ivresse un apanage déplorable des domestiques:

HARPAGON: Allez. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluiche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire; mais seulement lorsqu'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de Laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire, lorsqu'on y songe pas¹⁶.

Russell Goulbourne laisse entendre qu'en contexte comique la mention de l'ivresse sert à discriminer socialement les personnages, et notamment à caractériser les valets¹⁷.

Toutefois, la consommation de vin n'est pas réservée aux laquais. L'amour de la bouteille est prêt à des bourgeois¹⁸, à des hommes d'armes¹⁹, ou encore aux médecins

(6) F. de LA MOTHE LE VAYER, *La Morale du Prince*, dans *Œuvres complètes*, t. 1, Dresde, 1756 (1651), partie 2, chap. XVI, pp. 279-281. L'inventaire après décès de Molière nous informe que l'auteur possédait deux tomes de l'œuvre de La Mothe le Vayer.

(7) *Le Médecin malgré lui*, t. 1, I, 1 et II, 4.

(8) Dénigrés, les valets ont la réputation d'apprécier plus que de raison les vins de leurs maîtres. Voir M. LACHIVER, *Vin, vigne et vigneron. Histoire du vignoble français*, Paris, Fayard, 1988, p. 310.

(9) Sc. 7, v. 240, t. 1, p. 53.

(10) I, 9, vv. 451-452, t. 1, p. 219; III, 5, v. 1168, t. 1, p. 255.

(11) III, 1, v. 668, t. 1, p. 433; IV, 4, v. 1117, t. 1, p. 452.

(12) I, 2, vv. 499-508, t. 1, p. 872. Voir aussi II, 1 et 3.

(13) II, 5, t. 2, pp. 286-287.

(14) *Les Fourberies de Scapin*, II, 3 et 7.

(15) IV, 7, p. 894.

(16) *L'Avare*, III, 1, t. 2, p. 35.

(17) R. GOULBOURNE cit. (2), p. 144. Voir aussi J. EMELINA, *Les Valets et les servantes dans le théâtre comique en France de 1610 à 1700*, Grenoble, PUG, 1975.

(18) Le Sganarelle du *Cocu imaginaire* (sc. 6, v. 189) et celui du *Médecin malgré lui* (I, 1 et 5; II, 4; III, 5), ou encore le Barbouillé (*La Jalousie du Barbouillé*, sc. III, IV, V, VI, VIII, XI et XII), Chrysale (*Les Femmes savantes*, II, 7) et Argan (*Le Malade imaginaire*, III, 9 dans l'édition Denis Thierry et Claude Barbin de 1675; III, 10 dans l'édition de 1682).

(19) Soudards, ou soulards? Scapin prétend que les «braves de profession [...] ne parlent que d'échiner, et ne font non plus conscience de tuer un Homme, que d'avaler un Verre de Vin» (*Les Fourberies de Scapin*, II, 5, t. 2, pp. 390-391). Les archers corrompus du premier intermède du *Malade imaginaire* exigent, pour libérer Polichinelle, «six pistoles pour boire» (premier intermède, t. 2, p. 667).

bouffons²⁰. Les paysans George Dandin²¹ et Pierrot²² succombent eux aussi à l'attrait du jus de la treille, et le gosier altéré du Limousin Pourceaugnac semble suffire à justifier son nom²³. La consommation de vin se trouve enfin associée aux étrangers. Les images de l'Allemand glouton et du Suisse amateur de «pon fin»²⁴ engagent un humour stéréotypé: dans *Les Fâcheux*, c'est Caritidès qui moque la prédilection germanique pour le cabaret²⁵, et il va sans dire que le Suisse de *L'Etourdi* (que joue Mascarille) et du *Bourgeois gentilhomme* n'est qu'un emploi burlesque. Le Suisse²⁶, la Jacqueline du *Médecin malgré lui*²⁷, le Pierrot du *Festin de pierre*²⁸ tendent à montrer que, chez Molière, goût de la boisson et déformation du langage vont souvent de pair. Boit du vin celui qui s'avère incapable de parler avec correction – et réciproquement.

Le plus souvent, ce sont donc les personnages négatifs et dominés qui trinquent. Rappelons que le public de Molière mêle essentiellement nobles et bourgeois. Dans les théâtres du *Petit Bourbon* et du *Palais-Royal*, la place la moins chère coûtait entre 15 sols et 1 livre et demi, un prix souvent inaccessible pour le petit peuple de Paris²⁹. On connaît le mot de Dorante: une pièce de théâtre doit offrir un miroir de la réalité, c'est-à-dire faire «reconnaître les gens [du] siècle», mais «la plus grande épreuve [des] Comédies, c'est le jugement de la Cour»³⁰. Une certitude: si les portraits de buveurs peints par Molière correspondent aux représentations de la Cour, ils n'en omettent pas moins une partie fort significative des «gens du siècle». D'après l'historiographie récente en effet, les enivrés de la France moderne sont majoritairement des hommes adultes, âgés d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années, artisans, paysans, mendiants ou nobles³¹. Or Molière s'interdit d'évoquer l'enivrement de ces derniers, à l'inverse par exemple de la Princesse Palatine ou de Saint-Simon³². Molière ne peut

Voir aussi *Amphitryon*, III, 2, vv. 1538-1548, t. 1, pp. 916-917.

(20) Voir le Sganarelle du *Médecin malgré lui* (II, 4) et le chœur du *Malade imaginaire*: «Vivat, vivat, vivat, cent fois vivat | Novus Doctor, qui tam bene parlat, | Mille, mille annis, et manget et bibat, | Et seignet et tuat» (*Le Malade imaginaire*, fin du troisième intermède, t. 2, p. 718).

(21) Voir III, 6 et 7 et le «grand divertissement» qui conclut la pièce. Le dénouement musical est présenté par ces mots: «Le troisième acte de la comédie qui se récite. Qui est le comble des douleurs du Paysan marié: Enfin un de ses amis lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes...» (*George Dandin*, t. 1, p. 1021).

(22) *Le Festin de Pierre*, II, 1, t. 2, p. 863.

(23) I, 8, t. 2, p. 217.

(24) *L'Etourdi ou les Contretemps*, V, 3, v. 1769, t. 1, p. 283.

(25) Le cuistre rédige un placet destiné au roi, sollicitant – pour son bénéfice personnel – la création d'une «Charge de Contrôleur, Intendant, Correcteur, Réviseur, et Restaurateur général» des enseignes des établissements parisiens, notamment des «Cabarets». La mesure est censée plaire aux «Allemands, curieux lecteurs, et inspecteurs des dites inscriptions» (*Les Fâcheux*, III, 2, p. 183-184). La vision figée de l'Allemand adepte des orgies alimentaires se trouvait déjà dans *La Comédie du Sacrifice* de Charles Estienne (1543): un aubergiste de Modène affirme que, dans sa ville, les Allemands descendent au «Pourcelet» (III, 2, *Théâtre français de la Renaissance, La Comédie à l'époque d'Henri II et de Charles IX*, première série, vol. 6, Paris, PUF,

Florence, Olschki, 1994, p. 141).

(26) «Je pense fous l'être ifre» ou «Ah que ly faire saif dans sty sal de cians» (*Le Bourgeois gentilhomme*, Ballet des nations, première entrée, t. 2, pp. 336-337).

(27) «Le compère Biarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquie de Vaigne...» (I, 1, t. 1, p. 745).

(28) «Je revians à l'heure, je m'en vas boire choppain pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'aie eue...» (II, 1, t. 2, p. 863).

(29) MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, t. 1, pp. xv-xvi.

(30) *La Critique de l'École des Femmes*, s. 6, t. 1, p. 505.

(31) M. LECOUTRE, *Ivresse et ivrognerie dans la France moderne* cit. (4), p. 265 et suivantes.

(32) À Versailles, le 18 janvier 1697, la princesse Palatine décrit la vie que mène son fils Philippe d'Orléans: «il ne dîne pas; il ne fait que déjeuner, puis à quatre heures il mange avec tous les gentilshommes qu'il a auprès de lui. Il reste deux heures à table et s'enivre. C'est ainsi qu'il passe sa vie» (*Lettres de Madame Duchesse d'Orléans née princesse palatine* (1672-1722), Paris, Mercure de France, 1981, p. 140). Saint-Simon se fait l'écho amusé d'une altercation survenue à Marly, en 1695. Après un dîner en compagnie du roi, la princesse de Contenance publiquement la duchesse de Chartres en l'accusant d'être un «sac à vin», reprenant par la même occasion l'expression d'Angélique dans *La Jalousie du Barbouillé* (*Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la Régence*, t. 1, Paris, 1856, chap. XVII, p. 283).

se permettre de faire allusion au penchant de certains fameux courtisans pour le vin – n’aurait-il pas risqué de heurter de plein fouet son public? Aussi cantonne-t-il l’intempérance à l’orbite de la noblesse: aux valets que les catégories dominantes côtoient quotidiennement, aux artisans et bourgeois sur lesquels l’élite exerce une pression sociale. Les ivrognes, sacs à vin et piliers de débauche du théâtre de Molière ne reflètent que partiellement la réalité de l’enivrement en France.

Complétons l’analyse en notant que les gentilshommes qu’il met en scène demeurent d’une sobriété remarquable. Ils boivent fort peu, et ne le font qu’avec distinction. Dans *Le Bourgeois Gentilhomme*, le comte Dorante fait montre de sa connaissance des grands crus, louant les mérites «d’un Vin à sève veloutée, armé d’un vert qui n’est point trop commandant»³³. Madame Jourdain a beau reprocher à son mari un «Banquet à faire Nocés» destiné à «festiner les Dames en [son] absence», l’atmosphère est à la gastronomie et le raffinement est de mise³⁴. Pour sa part, Don Juan ne songe à lever le verre que face à la statue du Commandeur, en un geste de provocation; symbole de vie flamboyante face au spectre pétrifié, le vin prend une valeur quasi métaphysique³⁵. Qu’elle est loin, la ripaille des serviteurs!

La peinture de l’excès de boisson ne va donc pas sans une certaine morgue aristocratique et citadine. Le théâtre des années 1660, de Molière à la farce du *Cartel de Guillot*³⁶, relaie allègrement des clichés qu’on retrouve dans le dictionnaire de Furetière. L’entrée «yvrogner» propose une sentence qui illustre surtout les représentations des élites: «j’ai chassé ce valet, parce qu’il ne faisoit qu’ivrogner»³⁷. La notice consacrée à l’«yvrogne» élargit à peine le spectre social, en reprenant d’ailleurs une expression moliéresque: «cet artisan est un bon ouvrier mais c’est un maître yvrogne»³⁸.

Partiale socialement, la satire repose dans tous les cas de figures évoqués jusqu’à présent sur une dépréciation du buveur.

Dans l’acte II des *Femmes savantes*, c’est néanmoins par la référence au «Pot» que Chrysale moque le pédantisme de ses filles et son épouse Philaminte³⁹. Le vin peut devenir l’emblème d’une trivialité débonnaire, l’antithèse salvatrice des abstractions intellectuelles chimériques. Ce sont les valeurs positives qu’endosse le vin dans l’œuvre de Molière qu’il nous appartient à présent d’explorer.

II. *Dionysos, Eros et Thalie: «Admirez le jeu de la Treille!»*

L’irruption du buveur de vin permet d’abord de construire un contexte farcesque qui plaît au public. C’est un motif éprouvé: l’évocation de l’enivrement déclenche l’hilarité. Elle est signe de bouffonnerie, prétexte à *lazzi*. La dispute qui ouvre *Le*

(33) IV, 1, t. 2, p. 315.

(34) *Idem*, p. 318. La vanité œnologique et culinaire de Dorante est d’autant plus prononcée qu’elle se drape dans la fausse modestie: «Comme c’est moi qui l’ai ordonné, et que je n’ai pas sur cette matière les lumières de nos Amis, vous n’avez pas ici un Repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère, et des barbarismes de bon goût» (Dorante à Dorimène, p. 315). La leçon de savoir-faire se clôt sur un nouvel accès de prétention: «Mais pour moi, je vous avoue mon ignorance; et comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le Repas fût plus digne de vous être offert» (p. 316).

(35) *Le Festin de Pierre*, IV, 8, t. 2, p. 894.

(36) *Le cartel de Guillot* est joué à l’automne 1660. Le rôle principal de cette farce à succès est celui du valet Guillot, ivrogne invétéré (voir les *Farces du Grand Siècle. De Tabarin à Molière. Farces et comédies du XVII^e siècle*, édition critique de Ch. Mazouer, Paris, Le Livre de poche classique, 1992, pp. 425-458).

(37) A. FURETIÈRE, *Dictionnaire Universel*, La Haye et Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, «yvrogner».

(38) *Ibid.*, «yvrogne». C’est la femme de Sganarelle qui traite son époux de «Maître ivrogne» dans *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* (s. 6, v. 189, t. 1, p. 50).

(39) II, 7, vv. 593-600, t. 2, pp. 565-566.

Médecin malgré lui s'inscrit par exemple dans la veine tabarinique: quand Sganarelle boit à plaisir, et le revendique pour mieux faire enrager sa femme, le spectateur est invité à rire avec lui.

Le jus de la treille est également vanté sur scène pour ses vertus thérapeutiques. On sait qu'au XVII^e siècle, la médecine humorale utilise traditionnellement le vin contre certaines douleurs et maladies; des médecins recommandent même une ivresse mensuelle pour raffermir l'estomac et rééquilibrer les humeurs dans le corps. Cette panacée tourne chez Molière au remède de carnaval. «Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur, | De vingt verres de vin entourez votre cœur», s'exclame Gros-René⁴⁰. Les satyres des *Amants magnifiques* lui font écho, attestant l'effet consolateur de la bouteille⁴¹. À l'acte I du *Médecin malgré lui*, Sganarelle entonne un air à boire avant de le commenter:

SGANARELLE: *Qu'ils sont doux | Bouteille jolie, | Qu'ils sont doux | Vos petits glouglous. Mais mon Sort ferait bien des jaloux, | Si vous étiez toujours remplie. | Ah! Bouteille, ma mie, | Pourquoi vous vuidez-vous?* | Allons, morbleu, il ne faut point engendrer de mélancolie⁴².

Le sens de cette dernière affirmation est double. La mélancolie vient du spectacle de la bouteille à moitié vidée mais sera chassée par ce qu'il reste à boire. Après avoir enlacé son flacon, l'ivrogne pourra assurer «qu'il y a dans le Vin et le Pain, mêlés ensemble, une Vertu sympathique, qui fait parler»⁴³. Ainsi, l'ivresse est censée mettre en branle la parole et dissiper la bile noire.

Elle recoupe de ce double fait l'action de la comédie. Thalie est aussi bien la muse des chansons à boire que la figure tutélaire du théâtre comique. Le rire et le vin ont partie liée et, au sein de l'œuvre de Molière, il revient aux intermèdes musicaux de mettre en abyme leurs affinités. Les Italiens de *Monsieur de Pourceaugnac* incarnent ainsi des «médecins grotesques», et font rimer ivresse avec allégresse: «Su cantate, ballate, ridete; | E se far meglio volete, | Quando sentite il deliro vicino, | Pigliate del vino | [...] Allegramente Monsù Pourceaugnac»⁴⁴. Les musiciens du *Bourgeois Gentilhomme* entonnent une autre «symphonie», qui érige l'amour du vin en philosophie pratique:

*Laissons raisonner les Sots,
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre Philosophie
Le met parmi les Pots:
Les biens, le savoir, et la gloire,
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux*⁴⁵.

Les salutaires réjouissances qu'apporte l'enivrement valent bien les logomachies. Cette sagesse du buveur, incarnée et incisive, n'est pas sans rappeler celle du poète comique. «L'entrée de la suite de Bacchus», transcrite dans le livret de *Psyché*, exalte

(40) *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, s. 7, vv. 239-240, t. 1, p. 53.

(41) «PREMIER SATYRE: Et la bouteille a des charmes | Qui nous consolent de tout. | DEUXIEME SATYRE: Notre amour n'a pas toujours | Tout le bonheur qu'il désire: | Mais nous avons un secours, | Et le bon vin nous fait rire | Quand on rit de nos amours». (troisième intermède, t. 2, p. 974).

(42) I, 5, t. 1, p. 739.

(43) *Ibid.*, p. 753.

(44) I, 10, t. 2, p. 222. «En avant! Chantez, dansez, riez! Faites mieux encore: quand vous sentez venir le délire, prenez du vin! Dans l'allégresse, Monsieur de Pourceaugnac!».

(45) IV, 1, t. 2, p. 317.

à son tour la bouteille inspiratrice: «C'est là que sont les Ris, les Jeux, les Chansonnettes. | C'est dans le Vin qu'on trouve les bons mots», chantent les satyres⁴⁶.

En somme, les ballets de Molière font retour sur les origines bachiques du jeu théâtral⁴⁷. Ils renvoient l'amour, le rire et le vin l'un à l'autre, pour en faire les principes mêmes de la comédie. La «fête des noces de l'amour» qui clôt *Psyché* rassemble Bacchus et Mome, dieu de la raillerie, pour louer la dimension aphrodisiaque du vin: «Admiron le jus de la Treille! | Qu'il est puissant! qu'il a d'attraits! | [...] Mais surtout pour les Amours, | Le vin est d'un grand secours»⁴⁸. L'ivresse que chantent les musiciens du *Bourgeois gentilhomme* est procurée par le vin autant que par la femme aimée: «Vous, et le Vin, vous vous prêtez des armes, | Et je sens pour tous deux redoubler mon amour: | [...] Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits»⁴⁹. La transe amoureuse, l'énergie de la comédie et le vertige du vin produisent les mêmes effets; ils font rire et chanter. C'est bien pour cela que le vin est pensé comme un emblème majeur de l'inspiration comique.

Il y a plus: la présence de chansons bachiques répond aux pratiques culturelles de la plus haute noblesse. Celle-ci ne cache pas son goût pour les airs à boire, de Gaston d'Orléans à la duchesse de Bourgogne⁵⁰. La Cour apprécie les intermèdes issus de la tradition italienne, dont relèvent l'irruption du Polichinelle enivré dans le *Malade imaginaire*⁵¹ ou l'intervention des musiciens du *Bourgeois gentilhomme*. Elle se plaît au spectacle des satyres des *Amants magnifiques*⁵². Les élites françaises de l'époque moderne sont imprégnées d'une véritable culture de l'enivrement, qui puise aux racines grecques de la civilisation occidentale⁵³. Louis XIV ne s'était-il pas joint aux courtisans pour jouer des Bacchantes et des «filoux traineurs d'épées sortans du Palais de Silene, échauffez par le vin» dans le *Ballet du Roy, des festes de Bacchus*⁵⁴? Le jeune roi jugeait acceptable de se projeter dans un univers dionysiaque où l'on pouvait entendre: «Allez, maigre Cornare»⁵⁵, ennemy des vrais biens, Retournez à Venise, et sortez de nos terres»⁵⁶! Le public de Molière avait dû particulièrement goûter la saillie de Sosie, au début d'*Amphitryon*: blasphème facétieux, le valet imagine un Phébus enivré⁵⁷.

Pourtant, si les bons vins coulaient à flots lors de la représentation du «Grand divertissement royal de Versailles»⁵⁸, l'enivrement reste idéalisé dans les morceaux musicaux, et sublimé dans les ballets. L'ivresse des satyres des *Amants magnifiques* et de *La Comtesse d'Escarbagnas* demeure toute littéraire et fort éthérée⁵⁹. La projection du motif bachique dans l'univers mythologique ou pastoral s'accompagne d'une déréalisation. Happé par l'ordre des mots, l'enivrement s'en trouve singulièrement désincarné.

(46) Livret de *Psyché*, t. 2, p. 529.

(47) Que rappelle D. QUÉRO, in *Bacchus, Thespis, et la naissance de la comédie*, «Dix-huitième siècle», 1997, n. 29, pp. 255-268.

(48) *Psyché, tragédie-ballet*, t. 2, p. 501.

(49) IV, 1, t. 2, p. 316.

(50) Gaston d'Orléans est décrit comme un grand buveur dans le *Recueil de chansons à boire et d'aller par Jean Boyer, de la musique de la chambre du Roy et de la Reyne* (Paris, Pierre Ballard, 1636, p. 4). La duchesse de Bourgogne est la joyeuse Marie-Adélaïde de Savoie (1685-1711).

(51) Premier intermède, t. 2, pp. 664-667.

(52) Troisième intermède, t. 2, pp. 968 et 974.

(53) Voir M. LECOUTRE cit. (4).

(54) *Ballet du Roy, des festes de Bacchus. Dansé au Palais Royal*, Paris, Robert Ballard, 1651, p. 6.

Il est dansé au Palais Royal au début du mois de mai 1651.

(55) Il s'agit du nom francisé de Luigi CORNARO, auteur d'un ouvrage à succès intitulé *De la sobriété. Conseils pour vivre longtemps* (1^{re} édition italienne de 1558; Grenoble, Million, 1991). La proximité du patronyme avec «cornard» accentue évidemment le mépris.

(56) *Ballet du Roy, des festes de Bacchus. Dansé au Palais Royal* cit. (58), p. 4.

(57) I, 2, vv. 271-277, t. 1, p. 860.

(58) Appendice de George DANDIN, *Relation de la fête de Versailles du dix-huitième Juillet mil six cent soixante huit* par Félibien, t. 1, p. 1173.

(59) *La Comtesse d'Escarbagnas, Ballet des ballets*, t. 2, p. 1050.

III. L'ivresse entre ruse et poésie, ou le verre à moitié vide

Le corpus moliéresque ne fait apparaître qu'un seul personnage en état d'ivresse manifeste. Il s'agit sans surprise de l'impénitent Sganarelle. À l'acte I du *Médecin malgré lui*, l'enivrement est marqué par les saccades du discours, et par les *lazzi* que suggère la didascalie:

SGANARELLE: Ah! ma petite Friponne, que je t'aime mon petit bouchon. Mon sort... ferait... bien des jaloux, Si... Que diable, à qui en veulent ces Gens-là?

VALERE: C'est lui assurément.

LUCAS: Le velà tout craché, comme on nous l'a défiguré.

SGANARELLE, à part. Ici il pose sa Bouteille à terre, et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté: ensuite de quoi, Lucas faisant la même chose, il la reprend, et la tient contre son Estomac avec divers gestes, qui font un grand jeu de théâtre⁶⁰.

Le débordement rebondit jusqu'à ses dernières implications scatologiques:

GERONTE: Ah! Monsieur, je demandais où vous étiez.

SGANARELLE: Je m'étais amusé dans votre Cour, à expulser le superflu de la Boisson.⁶¹

Pour être spectaculaire, la débauche de Sganarelle n'en constitue pas moins un exemple isolé. Au fond, Molière achève de rompre avec des usages antérieurs. La comédie de la Renaissance ou de la première moitié du XVII^e siècle n'hésitait guère à exhiber l'ivresse. Un sommet avait certainement été atteint avec les *Ramoneurs*, qu'Austin Gill date de 1624 en l'attribuant à Hardy: deux très longues scènes montraient le valet Galaffre buvant, hoquetant et délirant⁶².

L'enivrement proprement dit est peu courant dans l'œuvre de Molière. La consommation de vin a déjà eu lieu ou reste à venir. L'ivresse se conjugue au passé ou au futur, exceptionnellement au présent. Elle se réduit à un récit *a posteriori* ou inversement à une promesse, une perspective, une velléité. Les personnages disent leur envie de boire mais ne passent pas à l'acte. On n'étanche pas sa soif sur scène et l'ivresse est un trompe l'œil. Angélique veut faire passer George Dandin pour un ivrogne mais on sait que l'accusation ne tient pas. Sosie⁶³ ou Scapin⁶⁴ se vantent de beuveries qui relèvent de l'histoire ancienne: les bambocheurs se sont remis de leurs frasques au moment de leur apparition. Le Mascarille de *L'Etourdi* envisage une bonne rasade mais les pots et les pintes attendront encore un peu⁶⁵. Harpagon charge ses serviteurs du «gouvernement des bouteilles» mais leur ordonne de couper le vin avec «beaucoup d'eau»⁶⁶: la pingrerie du maître de maison interdit d'avance tout excès. Il n'est pas jusqu'au barbouillé, dont le nom trahit pourtant le penchant favori, qui évite de se montrer le verre à la main. L'intempérance n'a donc guère droit de cité sur scène. Point de bacchanales chez Molière.

Manipulée par les personnages, la référence à l'ivresse est toutefois fondamentale: elle prend la forme d'un subterfuge et fait avancer l'action de manière décisive. L'accusation d'enivrement est une arme fatale dans les querelles conjugales. Angélique l'utilise contre George Dandin dans l'espoir de briser la réputation de son

(60) I, 5, t. 1, p. 739.

(61) III, 5, p. 760.

(62) *Les Ramoneurs*, III, 4 et 5, Paris, Librairie Marcel Didier, «Société des Textes Français Modernes», 1957.

(63) *Amphitryon*, I, 2, t. 1, p. 872.

(64) *Les Fourberies de Scapin*, II, 3 et 7, t. 2, pp. 386 et 397.

(65) I, 9, v. 452, t. 1, p. 219; III, 5, v. 1168, p. 255.

(66) *L'Avare*, III, 1, t. 2, p. 35.

époux aux yeux de ses parents. La stratégie est couronnée de succès: Monsieur et Madame de Sotenville reprochent à leur gendre son «haleine empestée»⁶⁷. Que l'excès de boisson ne soit pas avéré importe peu: le seul soupçon discrédite de façon ravageuse. Inversement, l'allusion à l'enivrement peut servir à se disculper. Sosie invoque le vin pour repousser les accusations gênantes de sa femme Cléanthis:

CLEANTHIS: Quoi!tu fais l'ingénu!Est-ce à l'exemple du Maître, | Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE: Non, je sais fort bien le contraire. | Mais je ne t'en fais pas le fin; | Nous avons bu de je ne sais quel Vin, | Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLEANTHIS: Tu crois, peut-être, excuser par ce trait...

SOSIE: Non, tout de bon; tu m'en peux croire. | J'étais dans un état, où je puis avoir fait | Des choses dont j'aurais regret, | Et dont je n'ai nulle mémoire⁶⁸.

L'ivresse est alléguée comme circonstance atténuante, susceptible d'exonérer d'une faute. Rien de surprenant pour les spectateurs du XVII^e siècle: cette pratique est attestée amplement par les archives judiciaires de l'Ancien Régime. Mais pour Sosie, l'ivresse ne se résume pas à un prétexte commode pour se tirer d'embarras: feindre la perte de sens momentanée, c'est une subtile façon d'inciter Cléanthis à narrer les manigances de Mercure. Sosie apprend à son grand soulagement que le dieu usurpateur a dédaigné les charmes de son épouse. Il doit dès lors expliquer le large sourire qu'il arbore, et s'enferme dans la recherche des fausses excuses:

SOSIE: Les Médecins disent, quand on est ivre, | Que de sa Femme on se doit abstenir⁶⁹; | Et que dans cet état, il ne peut provenir, | Que des enfants pesants, et qui ne sauraient vivre. | Vois, si mon Cœur n'eût su de froideur se munir, | Quels inconvénients auraient pu s'en ensuivre? | [...]

CLEANTHIS: Non: je soutiens que, cela conclut mal, | Ces raisons sont raisons d'extravagantes Têtes. | Il n'est ni Vin, ni temps, qui puisse être fatal, | A remplir le devoir de l'Amour conjugal; | Et les Médecins sont des Bêtes. | [...] Ton excuse n'est point une excuse de mise⁷⁰.

Le Polichinelle du premier intermède du *Malade imaginaire* tente également, mais vainement, de prétexter l'ivresse pour échapper aux griffes des archers:

ARCHERS: Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE: Messieurs, c'est que j'étais ivre.

ARCHERS: Non, non, non, point de raison...⁷¹

Pressé par Léandre de s'expliquer sur ses manœuvres indues, Scapin reconnaît quant à lui avoir vidé un tonneau de vin d'Espagne avec ses amis⁷². L'aveu masque mal sa nature de contrefeu. Léandre n'est d'ailleurs pas dupe de l'esquive. Il continue de harceler son valet, non sans lui faire grief de son goût pour le vin⁷³.

(67) George Dandin, III, 7, t. 1, pp. 1010-1011.

(68) *Amphitryon*, II, 3, vv. 1100-1111, t. 1, p. 898.

(69) Platon est à l'origine de cette prescription. Voir J. MOUSIN, *Discours de l'ivresse et yvrongnerie. Auquel les causes, nature, et effects de l'ivresse sont amplement deductz, avec la guerison et preservation d'icelle. Ensemble la maniere de carouser, et les combats bacchiques des anciens yvrongnes, le tout pour le contentement des curieux*, Toul, Sébastien Philippe, 1612, pp. 187-188.

(70) *Amphitryon*, II, 3, vv. 1160-1165, 1175-1179

et 1183, t. 1, p. 901.

(71) Premier intermède, t. 2, p. 665.

(72) Le quartaut (c'est-à-dire le tonneau) de vin d'Espagne bu par Scapin et ses amis peut contenir entre 226 litres, s'il est inspiré du tonneau bourguignons, et 900 litres s'il est inspiré du tonneau bordelais. Mais il s'agit dans les deux cas d'une consommation gargantuesque improbable, dont l'évocation ne peut que faire rire le public.

(73) *Les Fourberies de Scapin*, II, 3, t. 2, p. 386.

L'allusion à l'ivresse ne permet pas seulement d'échafauder ruses et tromperies. Elle sert aussi à construire des expressions figées. Chez Molière, l'accusation d'enivrement est une insulte des plus prisées. Elle est l'une des sources les plus sûres de la facétie verbale. «Maître ivrogne»⁷⁴, «image de la débauche»⁷⁵, «sac à vin»⁷⁶ voire «sac à vin infâme»⁷⁷: les injures font la part belle à l'excès de boisson. La mention de l'ivresse confine parfois au stéréotype verbal, proche de l'interjection ou du juron *ad hoc*. La réplique de Métaphraste dans *Le Dépit Amoureux* («*per Jovem*, je suis ivre»⁷⁸) relève par exemple de cet emploi.

Dans la continuité de ces usages dérivés, l'enivrement ressortit à une métaphore stigmatisant la perte de (bon) sens. Le Notaire pense d'Arnolphe «qu'il en tient»⁷⁹; Amphitryon se défie de Sosie en l'apostrophant vivement: «D'où peut procéder, je te prie, | Ce galimatias maudit? | Est-ce songe? est-ce ivrognerie?»⁸⁰. Ces répliques traduisent un doute sur la raison de l'interlocuteur. Dans les *Femmes savantes*, Clitandre moque les pédants prompts «à se bien barbouiller de Grec et de Latin», et «qui de leur savoir paraissent toujours ivres»⁸¹. L'ivresse en vient ici à désigner la cuistrerie. Le sens figuré tend à effacer la présence réelle du vin.

La compréhension des références au vin et à l'ivresse dans les œuvres de Molière appelle une approche historique et littéraire car les enivrés répondent à des stéréotypes sociaux et théâtraux. Molière compose avec les attentes de son public mondain. Il se refuse à mettre en scène des nobles ouvertement soûls, *a fortiori* des ecclésiastiques. Il trouble en revanche les cerveaux des bourgeois, artisans, valets et autres paysans. Sur le chapitre du vin, la dramaturgie moliéresque ne reflète donc qu'une partie seulement de la vie quotidienne, à l'instar des comédies de la Renaissance⁸². Mais elle accomplit en quelque sorte l'idéal du rire fin, que les humanistes avaient fantasmé – sans guère le mettre en œuvre.

La référence à la boisson a beau être saillante chez Molière, sa consommation est chose rare. On ne cesse de parler de vin, on en boit fort peu. Le buveur moliéresque doit finalement se contenter de la portion congrue. On perçoit moins de tonneaux qu'on n'utilise de l'accusation fatidique d'ivrognerie. Mise à distance ou détournée, l'ivresse demeure essentiellement verbale.

Il n'est pas surprenant que Molière, pétri de culture mondaine, adopte une attitude ambiguë à l'égard de ses «barbouillés»: la nécessité de faire rire doit composer avec la condamnation morale⁸³. Le refoulement des corps enivrés s'inscrit dans le processus de civilisation des mœurs et de montée en puissance des pratiques de distinction. À l'époque moderne, «le boire est utilisé dans la fabrication des identités sociales»⁸⁴. Au XVII^e siècle, les bonnes manières deviennent l'un des signes de ralliement des «honnêtes hommes», dans la vie publique comme au théâtre.

MATTHIEU LECOUTRE et GOULVEN OIRY

(74) La femme de Sganarelle à son mari, *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, sc. 6, v. 189, t. 1, p. 50.

(75) Sganarelle à son frère imaginaire, *Le Médecin volant*, sc. XV, t. 2, p. 1102.

(76) Martine à Sganarelle, *Le Médecin malgré lui*, I, 1, t. 1, p. 733.

(77) Angélique à son époux, *La Jalousie du barbouillé*, sc. XI, t. 2, p. 1086.

(78) II, 6, v. 752, t. 1, p. 340.

(79) *L'Ecole des Femmes*, IV, 2, v. 1087, t. 1, p. 450.

(80) *Amphitryon*, II, 1, vv. 744-746, p. 881.

(81) IV, 3, v. 1375 et 1378, t. 2, p. 52.

(82) M. LAZARD, *Images culinaires dans la comédie de la Renaissance*, dans *Spectacle et image dans l'Europe de la Renaissance*, André Lascombes (dir.), Leyde, Brill, 1993, pp. 94-108.

(83) Voir P. DANDREY, *Molière ou l'esthétique du ridicule*, Paris, Klincksieck, 2002, pp. 454.

(84) V. NAHOUM-GRAPPE, *Le boire et l'ivresse dans la pensée sociale sous l'Ancien Régime en France (XVI^e-XVIII^e siècles)*, dans *Histoire et alcool*, T. Fillaut, V. Nahoum-Grappe, M. Tsikounas (dir.), Paris, L'Harmattan, 1999, p. 76.